

Été 1944

La libération de Bressuire

Cet article n'aurait pu voir le jour sous cette forme sans la collaboration précieuse des témoins et/ou acteurs de la période décrite. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés.

Mme Madeleine Frouin

Mme Christiane Valteau

M. Paul Boudeau

M. Bernard Charbonneau

M. Louis Duret

M. Gabriel Fuzeau

M. Francis Gabilly

M. Marius Guillet

M. Joseph Laveix

Je tiens également à remercier Monsieur André GIRARD, président local du « Souvenir Français », pour le concours qu'il m'a apporté.

Été 1944

La libération de Bressuire

1944, la France vit depuis quatre années sous le joug d'une occupation nazie de plus en plus dure et impitoyable, lorsque, au matin du 6 juin, l'armada alliée de l'opération Overlord débarque, non sans mal, sur les plages de Normandie. Il faudra encore des mois de sacrifices et de combats meurtriers pour que la France recouvre la liberté. Ce sont ces jours, ces semaines qui ont précédé et suivi immédiatement la libération que nous avons voulu décrire, dans le cadre limité de la cité bressuiraise.

Soixante années se sont écoulées depuis les événements tragiques du second conflit mondial. Qu'en reste-t-il au début du XXI^e siècle, à Bressuire ? Les témoins et/ou acteurs sont aujourd'hui plus rares. Nous en avons rencontrés quelques-uns qui ont bien voulu répondre à nos questions. Les archives municipales et départementales ont livré une documentation importante, surtout pour la période qui suit la libération (fin août-début septembre 1944). Les journaux issus de la résistance représentent aussi une source incontournable. Le *Courrier de l'Ouest* dans son édition des Deux-Sèvres paraît pour la première fois le 5 septembre 1944 et la *Nouvelle République du Centre Ouest* le 8 septembre 1944.

Bressuire, Juin 1944

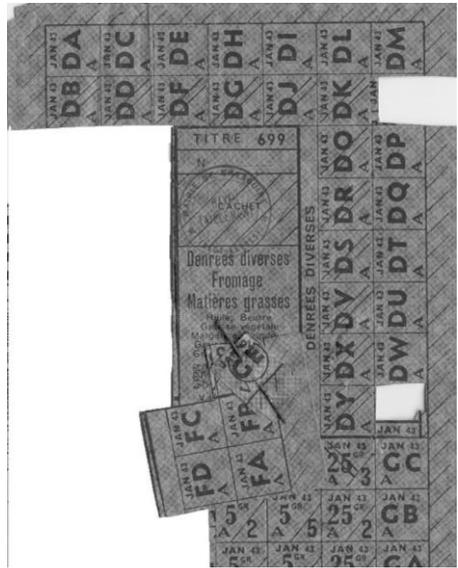
Lorsque les alliés débarquent en Normandie, la capitale du bocage subit la présence allemande depuis les combats tragiques du 22 juin 1940 qui ont vu l'ennemi entrer dans la ville en vainqueur¹. Comme partout ailleurs en France, la vie s'est organisée, bon gré mal gré. Située en zone occupée, Bressuire est directement placée sous le contrôle de l'administration militaire allemande. Les autorités civiles françaises doivent se soumettre à l'occupant. Le 17 mars 1941, René Héry, radical et franc-maçon, maire depuis quarante ans, est démis de ses fonctions par arrêté

¹ Voir notre précédent article « l'entrée des Allemands à Bressuire le 22 juin 1940 », in Revue d'Histoire du Pays Bressuirais, 2002, N°51, pages 75-80.

préfectoral au profit d'André Rousselot², ancien combattant et mutilé de la 1^{ère} Guerre mondiale. Le 23 mars, le nouveau Conseil municipal est installé officiellement dans ses fonctions. Le maire est entouré de deux adjoints, Didier Bernard et Raymond Delaunay nommés eux aussi par arrêté préfectoral. Le jour même, une adresse dithyrambique est envoyée au Maréchal Pétain : « *Les membres du Conseil municipal de Bressuire.../... adressent à Monsieur le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français, l'expression de leur admiration sans borne et de leur dévouement le plus absolu. Ils l'assurent qu'ils mettront le meilleur d'eux-mêmes à suivre la voie qu'il trace pour la cause du redressement national* »³. Couplet de circonstance ? En tout cas, il contribue à illustrer « l'image maréchaliste et pétainiste qui colle à la France rurale » de l'époque⁴.

Il ne nous appartient pas ici de retracer l'histoire de notre cité pendant ces longues années au cours desquelles chacun a d'abord pensé à survivre face aux nombreuses réquisitions allemandes. La principale préoccupation des habitants a été de se procurer de quoi manger, même si le problème du ravitaillement fut dans le bocage moins problématique que dans les grandes villes. Troc et marché noir ont fait leur apparition ainsi que les cartes de rationnement. La pénurie touchait aussi toutes les matières premières et notamment le carburant. Les rares véhicules non réquisitionnés durent rester de longs mois dans les garages.

Le poids de l'occupation devait sembler de plus en plus lourd mais il est difficile de se faire une idée précise de l'état d'esprit des bressuirais à la veille et les jours qui ont suivi le débarquement allié. Comme si les problèmes quotidiens liés à l'occupation



*Tickets de rationnement, denrées diverses,
fromage et matières grasses
Coll. HPB*

² Nous devons ici rectifier une erreur qui s'est malencontreusement glissée dans l'article sur l'entrée des Allemands à Bressuire en 1940 (Revue N°51, p.80). M. Rousselot n'était pas maire de Bressuire en 1940 contrairement à ce qui est affirmé à la fin de l'article. C'était M. René Héry.

³ AMB, registre des délibérations du Conseil municipal, 1940.

⁴ DOUZOU (Laurent), « La Résistance et le monde rural : entre histoire et mémoire », in *Ruralia*, N°1999-04.

ne suffisaient pas, la ville souffrait en plus d'une pénurie d'eau, suite à une sécheresse persistante de printemps. Le phénomène n'était pas nouveau (le « haut » de la ville manquait souvent d'eau, même en pleine journée) mais il prit alors un relief particulier du fait des nombreuses autres privations. Le maire fut même obligé de couper l'adduction de l'eau de 15h à 8 heures du matin, à compter du 8 juin 1944. La sécheresse contribuait également au manque de légumes sur les marchés, ce que déplore A. Rousselot dans son rapport mensuel au Sous-préfet de Bressuire. Le manque de gaz et de combustibles est aussi à l'origine de l'ouverture, le 19 juin, d'un « *restaurant municipal d'entraide pour les familles gênées dans la préparation des repas* »⁵. Le restaurant est installé dans les anciens locaux du Centre de jeunesse, boulevard Albert 1^{er}.

Comme beaucoup de Français, les Bressuirais vont apprendre le débarquement par l'intermédiaire de la B.B.C. Le Sous-préfet de Bressuire reçoit ce jour-là une note très explicite du commissaire de police de Thouars dans laquelle il signale que « *depuis ce matin, les bruits les plus divers ont commencé à circuler concernant un débarquement sur les côtes françaises.../... Les alertes successives et les rumeurs soulevées par les bruits relatifs au débarquement anglo-américain ont contribué à accroître l'effervescence générale. Néanmoins, la population reste calme* »⁶. On imagine aisément que l'événement annoncé sur les ondes de la radio anglaise produisit les mêmes effets à Bressuire. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre, mais discrètement en raison de la présence des soldats allemands qui d'ailleurs, à partir de ce jour, devinrent de plus en plus nerveux, voire menaçants.

L'arrivée des alliés, tant espérée, venait de se produire, mais on ne pouvait évidemment pas compter sur la presse collaborationniste pour en rendre compte fidèlement. Toutefois, le *Petit Courrier*, dans son édition du 9 juin, titrait « *la bataille fait rage sur tout le front normand. L'avance anglo-américaine se heurte à une furieuse résistance allemande* »⁷. C'était déjà reconnaître que les alliés avaient pris pied sur le territoire national et qu'ils progressaient à l'intérieur des terres. Les jours suivants, les bressuirais vont commencer à sentir les signes avant coureurs de l'avancée alliée. Le 7 juin, Niort est bombardée pour la première fois. Les alertes se succèdent dans les villes de la région, Parthenay, Thouars, Niort... Le 9 juin, A. Rousselot rapporte au Sous-préfet de Bressuire que « *devant la fréquence*

⁵ AMB, 2D 37. Rapports mensuels de M. le Maire à M. le Sous-Préfet de Bressuire.

⁶ ADDS R 209.

⁷ CHAUMET (Michel), *Les Deux-Sèvres dans la guerre 1939/1945. La vie quotidienne sous l'occupation*, Roanne/ Le Coteau : Editions Horvath, 1985, page 128.

des bombardements et des nœuds de voies ferrées, j'ai cru devoir conseiller aux habitants du quartier de la gare, de bien vouloir évacuer, au moins en ce qui concerne les vieillards, les femmes et les enfants.../... et la nuit ce quartier n'est presque plus habité »⁸. Même la procession de la Fête Dieu, prévue le 11 juin est supprimée par mesure de sécurité.

Une ambiance lourde, faite d'angoisse et d'espoir mêlés, pèse sur Bressuire, d'autant plus que la Résistance se fait beaucoup plus active en ce début d'été.

Résister à Bressuire avant 1944

Soixante ans après les faits, il est difficile de reconstituer l'ensemble des actions de la résistance dans le bocage. La bibliographie sur le sujet est plutôt mince. Les quelques ouvrages sur le sujet⁹ traitent essentiellement de la résistance dans les régions de Thouars, Parthenay et surtout le Sud du département. L'ouvrage récent, *Nos villages à l'heure allemande, Nord Deux-Sèvres 1940-1944*, fait encore une fois la part belle à la Gâtine et au pays thouarsais¹⁰. Faudrait-il donc croire qu'il ne s'est rien passé dans le bocage ? Les Bressuirais, comme les habitants des campagnes environnantes, auraient-ils été moins patriotes qu'ailleurs ? Gardons-nous de conclure hâtivement. Les archives sont rares du simple fait que l'action clandestine oblige à garder le moins possible de documents écrits. Lorsqu'ils existent, les témoignages des acteurs, des résistants, récoltés longtemps après les événements, sont à la fois essentiels et fragiles ; essentiels car ils constituent pratiquement la seule mémoire d'une histoire glorieuse et souvent tragique ; fragiles car soumis aux aléas du temps qui estompe le passé, le tronque parfois, consciemment ou pas¹¹.

⁸ AMB 2D 37. Rapports mensuels de M. le Maire à M. le Sous-Préfet de Bressuire.

⁹ Voir bibliographie en fin d'article.

¹⁰ BERGE (Jacky) PINEAU (Jean-Yves), *Nos villages à l'heure allemande. Nord Deux-Sèvres 1940-1944*, La Crèche, Geste Editions, Coll. témoignages, 2004, 284 p.

¹¹ Néanmoins, dans la collecte de la mémoire, le chercheur a senti parfois une certaine réticence à raconter ou dire certaines choses. Faut-il y reconnaître ce qu'a suggéré Jean-Marie GUILLON, c'est-à-dire que « *la communauté ne craint rien tant que la division. La mémoire intime est réservée à ceux que l'on connaît suffisamment pour leur révéler drames et haines, trahisons et dangers encourus, réels ou exagérés (souvent)* ». GUILLON (Jean-Marie), « La Résistance au village », in SAINCLIVIER (Jacqueline) et BOUGEARD (Christian) [dir.], *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, Rennes, P.U.R., 1995

Dans le cadre de cet article, nous n'avons pas eu l'intention d'écrire une histoire de la résistance à Bressuire, mais à partir des informations récoltées, d'esquisser un tableau qui ne pourra qu'être complété par la suite.

Bien sûr, la résistance dans le bocage ne commence pas au mois de juin 1944. Les années précédentes, un noyau d'hommes et de femmes s'était déjà engagé dans la lutte clandestine. Les réseaux CND (Confrérie Notre Dame) du colonel Rémy ont été organisés dans le Nord des Deux-Sèvres à partir de 1941. De Bressuire, le docteur Pierre Cacault a rejoint la CND dirigée depuis Thouars par le docteur Chauvenet. Le renseignement est la principale activité de ces groupes très tôt harcelés par les nazis. En 1942, les structures de la CND dans le Nord des Deux-Sèvres sont en partie désorganisées à la suite d'une vague d'arrestations, dont celle du docteur Chauvenet qui sera déporté¹².

1943 marque le passage du renseignement à la préparation de la libération du territoire. C'est aussi l'année du développement des grands mouvements de résistance dans les Deux-Sèvres, l'OCM (Organisation Civile et Militaire), Libération-Nord, l'AS (Armée secrète) issue de la fusion des deux précédents, les FTP (Francs Tireurs et Partisans) d'obédience communiste.

Dans la région, c'est Didier Delahaye, « Jérôme », originaire de La Chapelle-Saint-Laurent, qui prend la direction de l'OCM. La mission principale de la résistance consiste à repérer des terrains propres à recevoir les parachutages d'armes, de munitions et plus généralement de matériel. Les premières opérations datent du début de l'année 1943, près de Neuvy-Bouin, à Villeneuve. Au mois de juin, 5 tonnes d'armes atterrissent à Bois Rocard, à la limite de Saint-Sauveur et de Boismé, réceptionnées par un groupe du réseau OCM dirigé par Pierre Cacault et auquel appartenaient notamment Charles Delavault, Jean Rambault, Joseph Hay, Marcel Labbé, et Joseph Laveix de Bressuire. Une partie des armes est transportée et cachée par Marcel Labbé, dans les douves du château de Bressuire dont le propriétaire, Didier Bernard, adjoint au maire Rousselot, appartient également à la résistance.

Mais, au mois d'août 1943, le réseau OCM est presque entièrement décimé. Plusieurs dizaines d'arrestations sèment l'effroi dans la résistance locale. Les principaux membres des groupes de La Chapelle-Saint-Laurent et de Moncoutant sont arrêtés. À Bressuire, Marcel Labbé subit le même sort. Il est transféré à Poitiers, à la prison de la Pierre Levée où il est affreusement torturé avant d'être déporté au camp de concentration de

¹² Pour de plus amples renseignements sur les actions de la résistance entre 1941 et 1944, voir les ouvrages de Michel CHAUMET et Jean-Marie POUPLAIN en bibliographie.

Mauthausen¹³. Le docteur Cacault n'a que le temps de s'enfuir et de se cacher en Vendée. Il ne sera jamais pris.

Comme partout en France, la mise en place à partir de février 1943 du STO (Service du Travail Obligatoire) provoqua le gonflement des effectifs de la résistance. Fin 1943 début 1944, de nombreux jeunes hommes, requis pour aller travailler en Allemagne, trouvèrent à se cacher dans le bocage¹⁴ avant de rallier tel ou tel réseau de l'AS ou des FTP¹⁵.

L'été 1944

Quand arrive l'été 1944, la résistance locale entend bien participer à la libération du territoire. Aidée par les SAS¹⁶, les résistants sont chargés d'empêcher les Allemands d'acheminer des armes, du matériel et des hommes en direction de la Normandie. Les bombardements alliés, les actes de sabotage, les embuscades se multiplient en bocage, pendant que les parachutages alliés approvisionnent les clandestins en armes.

Les bombardements alliés

Comme dans de nombreuses régions de France, les bombardements vont précéder la libération. Les alliés cherchent à détruire les installations stratégiques allemandes, les dépôts de munitions et de carburant, les gares, les nœuds ferroviaires... Nous l'avons dit, dans les Deux-Sèvres, Niort est touchée la première le 7 juin. La quartier de la gare est dévasté par les bombes et les secours compteront une quarantaine de victimes¹⁷.

¹³ Marcel Labbé reviendra des camps.

¹⁴ Louis Duret, qui habitait alors Montravers, se souvient avoir caché plusieurs réfractaires au STO, dans différentes fermes avant d'entrer dans les FTP par l'intermédiaire d'André Bontemps, dit « Fusil ».

¹⁵ Albert Baume, chef de section du maquis FTP de la région de Bressuire en 1944, raconte que plusieurs d'entre eux étaient loin de savoir que les FTP étaient issus du Parti communiste clandestin. D'ailleurs, plusieurs séminaristes, dont l'abbé Leclerc de Cerizay, appartenaient au réseau FTP.

¹⁶ Les SAS (Special Air Service) étaient des unités parachutistes d'élite, créées en 1942 en Angleterre. Elles devaient intervenir sur les arrières de l'ennemi et coordonner les opérations des différents groupes de résistants. Deux groupes (Sticks) de la 3^{ème} compagnie de parachutistes français du capitaine Fournier, composés chacun de quelques hommes (3 ou 4), furent parachutés le 16 juillet 1944. Le premier, prévu dans le secteur de La Châtaigneraie se déroula en fait dans la région de l'Absie, le second eut lieu dans la région de Somloire, à Bois d'anjou.

¹⁷ CHAUMET (Michel), Les Deux-Sèvres dans la guerre 1939/1945. La vie quotidienne sous l'occupation, op.cit., p.123.

Au nord-ouest des Deux-Sèvres, les premiers bombardements datent de la fin juin. Dans un rapport envoyé au Sous-Préfet, le Maire de Bressuire signale qu'à la date du vendredi 23 juin « *l'autobus Brivin, de Niort à Bressuire, a été mitraillé entre le Breuil-Barret et Moutiers-Sous-Chantemerle. Un conducteur et un voyageur ont été tués et cinq voyageurs blessés. Le même jour, une draisine .../... emmenant du personnel de la SNCF a été également mitraillée en arrivant en gare de Pouzauges. Sur les cinq occupants, deux ont été tués : M. Boy, chef de district, rue Voltaire à Bressuire et M. Seris, employé au service électrique de la voie, place Carnot à Bressuire. Les cérémonies de sépultures ont eu lieu le lundi 26 juin au milieu d'une nombreuse assistance* »¹⁸. Les deux hommes seront enregistrés à l'état civil comme « morts pour la France ». Nous ignorons qui, de l'aviation anglaise ou américaine, est à l'origine de cette attaque meurtrière. Quelques jours plus tard, le 5 juillet, Marius Guillet, qui travaillait alors au dépôt SNCF, note dans son agenda le mitraillage dans la nuit d'une rame de wagons vides, puis une nouvelle fois à 9 heures, contre un train qui stationnait en gare¹⁹. L'opération a semble-t-il été menée par l'aviation anglaise.

Le dimanche 9 juillet, c'est au tour des bâtiments de la gare de Bressuire d'être la cible de l'aviation alliée. Raymond Garand raconte dans ses notes personnelles, prises au jour le jour, que « *Dans la nuit, à partir de 1h 30, les avions commençaient à passer, l'alerte sonne.../... Peu après.../..., alors que les gens regagnent leurs demeures, un avion revient et lâche des bombes sur la gare... Vers 2h 30, nous sortons sur la rue où les gens "discutent le coup" aux fenêtres et entre passants. C'est le dépôt qui aurait été atteint, il y aurait 4 blessés, la plaque tournante serait atteinte.*

*Matinée critique. Vers 9h 15, sans crier gare ! Les avions arrivent et se mettent à mitrailler sans désenrayer.../... C'est le dépôt qui vient à nouveau de servir de cible aux avions alliés. Deux Allemands y auraient trouvé la mort, l'un deux semble avoir été atteint d'une balle en plein ventre. La toiture du dépôt serait emportée, 15 locomotives et le poste d'aiguillage mis à mal... »*²⁰. Marius Guillet apporte quelques précisions supplémentaires. Dans la nuit, il a compté 8 bombes qui, outre la plaque tournante, ont démolí l'aile nord de la rotonde. De même, le matin, 7 machines ont été crevées par 12 avions anglais. Le bombardement ne fait pas de victimes parmi les cheminots qui s'étaient préalablement organisés.

¹⁸ AMB, 2D 37.

¹⁹ Archive privée

²⁰ GARAND (Raymond) « En feuilletant archives sociétaires et notes personnelles », Bulletin de la Société des Amis du Vieux Bressuire, N°3, 1951-1952, p. 19-20.

Ils avaient placé un guetteur qui surveillait le ciel en permanence pour les prévenir d'un éventuel danger. Ce jour-là, prévenus à la fois par la sirène d'alarme et par leur sentinelle de l'arrivée des avions, les cheminots ont eu le temps de se jeter dans les fossés environnant. Après le départ des avions, ils découvriront les traces laissées par les balles sur le sol, non loin d'eux... Madeleine Frouin témoigne qu'elle était dans la rue au moment de l'arrivée des avions alliés : « *pendant presque une demi heure, j'ai vu les balles rebondir autour de moi et casser les cailloux. Je n'ai dû mon salut qu'au fait d'être restée allongée, ou plutôt recroquevillée au pied de la boucherie Proust* ».

Les actes de sabotage

Les sabotages représentent certainement, avec les affrontements armés, les actions les plus spectaculaires de la résistance. Sont principalement visées les installations ferroviaires et les lignes téléphoniques. Il s'agit de nuire aux communications ennemies et surtout d'empêcher les Allemands de rejoindre le théâtre des opérations militaires en Normandie. Il n'est pas possible dans le cadre de cet article, d'énumérer l'ensemble de tous les actes de sabotage qui ont alimenté les discussions des bocains au cours de cet été 1944. Nous nous bornerons à en rappeler quelques-uns pour lesquels nous possédons des sources fiables qu'il a été possible de recouper.

Le 5 août, un groupe de résistants détruit deux locomotives accrochées ensemble, « *sous pression* », dans la gare de Bressuire. Albert Baume, chef de section FTP, raconte : « *Nous abordons la gare par derrière, posons un paquet de plastic sur le piston droit des machines bouillantes, avec des mèches de trois minutes.../... galopade de repli.../... explosions formidables* »²¹. En même temps, les sabotages de lignes électriques ou téléphoniques se multiplient. Les 12 et 13 août, dans son journal de marche le capitaine SAS Fournier a noté 19 opérations lancées conjointement par les parachutistes et la résistance : embuscades, sabotages de voies ferrées, de lignes à haute tension. Les voies ferrées « Les Sables-Saumur » et Niort-Poitiers sont les plus visées. La voie ferrée Parthenay-Bressuire-Cholet est également rendue inutilisable à la suite d'une série de sabotages nocturnes, entre le 12 et le 21 août²². Comme les locomotives ont

²¹ Extrait de notes prises par Albert Baume. Papiers du « Souvenir français », section de Bressuire

²² ADDS R366.

un énorme besoin d'eau, le groupe FTP de Albert Baume fait sauter la station de pompage de la gare de Bressuire.

Le 21 août, un train du Génie allemand qui se replie de la côte, chargé de troupes et de bateaux, déraille entre Bressuire et La Chapelle-Saint-Laurent sous l'action de la résistance. Plus tard, en 1948, en réponse à une enquête sur l'histoire de l'occupation et de la libération dans le département des Deux-Sèvres, le maire de La Chapelle-Saint-Laurent fera le récit suivant : « *un train qui avait sauté entre Bressuire et ici, le lundi 21 août 1944, est resté en souffrance jusqu'au samedi 26 dans l'après midi. Les mécaniciens avec des locomotives sont venus faire plusieurs essais pour le dépanner. Ils ne pouvaient pas. Il était évident qu'ils ont mis toute la bonne volonté pour ne pas réussir* »²³. Marius Guillet étaient parmi eux et confirme le peu d'empressement des cheminots à réparer les dégâts. Cette attitude démontre, s'il en était encore besoin, la volonté de beaucoup de travailleurs, particulièrement à la SNCF, de ne rien faire qui puisse faciliter les mouvements des troupes d'occupation. Le 22 août, la voie ferrée est une nouvelle fois sabotée entre Bressuire et Breuil-Barret ainsi qu'entre Bressuire et Cholet²⁴.

Le 25 août, Alcide Pineau et Jacques Roehrig, gendarmes à Bressuire, font le rapport d'un acte de sabotage qui a eu lieu quelques heures auparavant à la gare où une locomotive a été fortement endommagée. Georges Brière, sous-chef de brigade d'ouvriers à la SNCF, fait la déposition suivante : « *vers 6h 55, je venais de prendre mon service au dépôt des machines lorsqu'une dizaine d'individus armés de mitraillettes se sont présentés au dépôt. L'un deux m'a demandé quatre lampes à acétylène et 10 kilogrammes de carbure environ que je lui ai remis et qu'il a emporté. Ils m'ont intimé l'ordre sous la menace de leurs armes de quitter immédiatement les lieux et de me tenir non loin de là. Vers 7h 35, une forte explosion s'est produite et nous avons, avec mon camarade Rouaud retourné à notre travail. Nous avons constaté que la machine 23 OTA 39 avait été sabotée, le cylindre côté droit était détérioré, probablement à l'aide d'explosifs. Ces individus étaient en tenue civile et je n'ai pas remarqué s'ils portaient des brassards. Ils pouvaient être âgés de 22 à 30 ans environ. J'ignore la direction qu'ils ont prise en quittant le dépôt* »²⁵.

²³ ADDS R 365.

²⁴ CHAUMET (Michel) POUPLAIN (Jean-Marie), *La Résistance en Deux-Sèvres 1940 – 1944*, La Crèche : Geste Editions, 1993, p. 247.

²⁵ ADDS R 362.

Les déclarations de Georges Brière sont corroborées par deux de ses collègues de travail, Georges Picton et Joseph Rouaud²⁶.

Les parachutages

En parallèle, la résistance est approvisionnée en armes par les parachutages. Ces armes, les maquisards en ont cruellement besoin. Les effectifs de la résistance se sont beaucoup accrus depuis quelques mois : réfractaires au STO, résistants de la « onzième heure », peu importe. Pour la plupart, ce sont des hommes jeunes qui rêvent d'en découdre avec les Allemands. Le 14 juillet 1944, après une interruption d'un an, le premier d'une suite de parachutages a lieu au Beugnon, sur le terrain de Chicheville²⁷. Le 22 juillet suivant, le message de la B.B.C. « *Son allocation est payée* » avertit d'un largage de huit tonnes d'armes à Bois Rocard, à la limite des communes de Saint-Sauveur et de Boismé. Les armes sont partagées entre les équipes locales de l'A.S. et des F.T.P. du groupe Crozet (« Airelle »). Un résistant témoigne, non sans humour : « *Le parachutage s'est bien déroulé. Cependant, en portant les conteneurs, il fallait traverser, du pré à l'orée du bois, par un passage entre deux arbres. Dans l'un deux, il y avait un essaim de guêpes (ou d'abeilles). Et nombreux sont ceux qui en ont gardé un souvenir cuisant* »²⁸. Le surlendemain, 24 juillet, un nouveau parachutage est conduit à Bois Rocard, à l'identique. Par contre, au retour, sur la route de Boismé à Bressuire, les résistants sont à deux doigts de tomber nez à nez avec une voiture allemande, ils réussissent heureusement à s'engouffrer dans une entrée de champ avant son arrivée²⁹.

Un drapeau tricolore en haut du clocher de Notre Dame³⁰

L'épisode a été maintes fois raconté et beaucoup dans le bocage s'en souviennent encore, tant il a marqué les esprits. Au matin du 13 août, les Bressuirais découvrent avec stupéfaction qu'un drapeau français a été déployé au sommet du clocher de l'église Notre-Dame, au nez et à la barbe des Allemands. L'exploit est le fait de quelques scouts, les routiers (17-20 ans), dont Louis Soulard et André Cousseau, qui ont voulu montrer leur patriotisme ainsi que leur envie de passer à l'action, comme leurs aînés.

²⁶ Le fait est également confirmé par Marius Guillet, dans son agenda.

²⁷ CHAUMET (Michel) POUPLAIN (Jean-Marie), *La Résistance en Deux-Sèvres 1940 – 1944*, op.cit., p. 223.

²⁸ Extrait de la plaquette de commémoration du 50^{ème} anniversaire de la libération de Bressuire.

²⁹ Idem.

³⁰ Francis Saunier, artiste bressuirais, a voulu représenter l'événement à sa manière, en 1945. Il a peint la petite gouache reproduite en 1^{ère} de couverture.

Préparée minutieusement, l'expédition est menée la veille à la nuit tombée. Plus tard, ils raconteront qu'ils s'étaient déguisés en paras, avant de forcer le sacristain à leur remettre les clefs de l'église. « *Arrivés au sommet du clocher on fixe les cordes d'escalade et les dix derniers mètres sont gravis. À 56 mètres de hauteur, le drapeau est posé et on redescend bien vite, il est 11h 30...* ».

En ouvrant leurs volets le lendemain, les Bressuirais ne peuvent qu'apprécier le courage de ceux qui ont défié l'autorité d'occupation, mais en même temps, ils peuvent craindre à juste titre des mesures de rétorsion. Les exemples de représailles ne manquent pas et les massacres d'Oradour, à peine un mois auparavant, sont là pour témoigner de la barbarie nazie.

À 9 heures, une auto-mitrailleuse allemande déboule sur la place de l'église et leurs occupants ordonnent au curé de monter décrocher le drapeau. Celui-ci refuse, arguant de son grand âge et c'est le sacristain qui, sous la menace d'une arme, devra escalader le clocher. Les Allemands se contenteront de piétiner et brûler le drapeau sur la place de l'église. Il n'y aura pas de représailles³¹.

L'épisode pourrait rester anecdotique s'il ne s'était déroulé quasiment au moment même où le B.C.R.A.³², de Londres, lançait l'ordre d'opérations générales contre les Allemands, dans la nuit du 13 août, par le message « *La République nous appelle* ». Deux jours plus tard, les résistants de l'A.S. du colonel Chaumette et les F.T.P. du Commandant Michel s'unissaient pour former les F.F.I. des Deux-Sèvres, placés sous les ordres de Chaumette³³. Ainsi, les scouts du bocage, bien malgré eux, et rétrospectivement, peuvent-ils apparaître comme les hérauts d'un honneur national en passe d'être retrouvé dans le bocage.

La gendarmerie visitée

Le 29 août, la gendarmerie de Bressuire est l'objet d'un « *attentat à main armée* », ainsi que le déclarera l'Adjudant-chef Le Verre dans un rapport envoyé à ses supérieurs. L'événement ne manque pas d'intérêt puisque les faits sont différemment relatés selon les sources étudiées. Suivons l'Adjudant-chef dans son rapport : « *le 29 août 1944, vers 2 heures 30, une dizaine de maquisards venus en automobile et armés de mitraillettes*

³¹ Papiers du « Souvenir français », section de Bressuire. D'autres témoignages divergent, ce qui montre, s'il en était encore besoin, la fragilité des sources orales.

³² B.C.R.A. : Bureau Central de Renseignement et d'Action. C'est le nom du service de renseignements de la France Libre à Londres, puis à Alger. Il était dirigé par le colonel Dewavrin (Passy)

³³ CHAUMET (Michel), Les Deux-Sèvres dans la guerre 1939/1945. La vie quotidienne sous l'occupation, op.cit., p.100.

se sont fait ouvrir, sous la menace de leurs armes, les portes de la caserne de gendarmerie de Bressuire, puis se sont emparés de deux cents litres d'essence de la réserve qui s'y trouvaient en dépôt. Leur coup fait, ils ont pris la direction de la route de Nantes. En raison de l'heure tardive, il n'a pas été possible de prendre leur signalement »³⁴. Le coup de force de la résistance apparaîtrait banal s'il n'avait été perpétré contre les représentants de l'ordre vichyste. Il est d'ailleurs confirmé par Albert Baume qui a participé à l'opération. Avec « deux gendarmes agents de renseignements.../..., nous avons déterré dans leur jardin une grande cuve pleine d'essence. Quelle aubaine ! ». Par contre, ce qu'oublie de préciser l'adjudant-chef dans son rapport, c'est que les résistants sont venus à la gendarmerie de Bressuire pour arrêter le capitaine. Le fait est rapporté par Albert Baume qui affirme avoir agi « sur ordre ».



La Gendarmerie de Bressuire au début du XXème siècle. Coll. privée.

Nous devons la relation la plus importante de cette opération à l'un des parachutistes SAS largué en juillet à Bois d'Anjou et qui stationnait alors avec ses compagnons à la ferme des Deux-Chênes, sur la commune d'Amailoux. Paul-Alain Léger, alias D'Azermont³⁵, reçut l'ordre de son chef, le capitaine Fournier, de partir en expédition avec quelques hommes pour arrêter le capitaine de gendarmerie de Bressuire qui, « *encouragé par la présence d'une garnison allemande et toujours fidèle au Maréchal, cet illustre représentant de la Maréchaussée a, paraît-il juré de mettre hors de*

³⁴ ADDS R 362.

³⁵ LEGER (Paul-Alain), *Aux carrefours de la guerre*, Paris, Albin Michel, Coll. Les Combattants, 1983, p. 73 et suiv.

combat la bande de parachutistes félons venus porter la chienlit dans son secteur ». D'Azermont raconte ensuite par le menu les détails de l'opération qui le mène à Bressuire. Arrivés devant le bâtiment de la gendarmerie, « *véhicules stoppés en bordure de trottoir, les tireurs F.M. se couchent derrière le tronc des arbres, armes braqués sur les deux extrémités de la route* ». Ils n'auront pas à prendre le bâtiment d'assaut puisque les portes leur seront effectivement ouvertes par les gendarmes, agents de renseignement de la résistance à qui D'Azermont demande d'aller chercher le capitaine. Malgré l'heure tardive, tous les gendarmes sont là lorsque D'Azermont signifie au capitaine qu'il est mis en arrestation : « *Sur le visage de mon vis-à-vis, la stupéfaction fait progressivement la place à la terreur. Il recule d'un pas comme pour chercher refuge au milieu de ses subordonnés dont les attitudes passives ne lui laissent aucun espoir.../... Dans la voiture qui nous ramène vers la base, le prisonnier tremble comme feuille morte au vent de novembre. Il est persuadé que sa dernière heure est arrivée et que son destin va s'accomplir dans l'ombre complice des bois où nous le conduisons* »³⁶. Le capitaine sera détenu par les maquisards pendant une dizaine de jours avant d'être remis aux nouvelles autorités après la libération.

La fin de l'occupation

Le départ des Allemands

Harcelés depuis le débarquement allié en Normandie, les troupes ennemies sont sur la retraite au mois d'août. Cependant, les différentes actions de la résistance, les bombardements alliés ont rendu les Allemands extrêmement nerveux et, un peu partout dans le département, arrestations et exécutions se succèdent. Le drame vécu par les communes de Cerizay et Montravers, le vendredi 25 août, suffit à rappeler à chacun que la guerre n'est pas terminée, même si l'issue paraît inéluctable.

Depuis quelque temps déjà, les accrochages se sont multipliés entre les groupes de résistants et les Allemands encore présents dans le bocage ainsi qu'avec ceux qui remontent vers le nord. Constant Vaillant cite plusieurs coups de mains contre l'occupant, entre Bressuire et Châtillon, à Cirières, entre Cerizay et Clazay...³⁷

Le 22 août, au Vigneau, entre Cerizay et Cirières, un accrochage très violent entre un convoi allemand et le groupe de résistants de La Crépelle

³⁶ *Idem.*

³⁷ VAILLANT (Constant), *Cerizay. Ville historique et martyre*, Tome 1 : Histoire et économie, Maulévrier, Hérault éditeur, 1980, p.110.

fait plusieurs morts dont un parachutiste SAS, le Libanais Hadj et un officier supérieur allemand. Les jours suivants, la ville de Cerizay doit subir les mitraillages et lancers de grenades incessants des Allemands qui traversent le bourg. La ville compte ses premiers morts.

Le 25 août, comme pour se venger des attaques et des sabotages de la résistance, l'artillerie allemande pilonne la ville pendant plusieurs heures. 172 maisons vont brûler. Cerizay est sinistrée et déplore trois nouvelles victimes.. Madeleine Frouin, de Bressuire, témoigne qu'« *une voisine (lui) fit remarquer une énorme fumée au-delà des Sicaudières. Le soir, on apprit que Cerizay avait été brûlée par les Allemands...* ». Paul Boudeau se souvient avoir pris la direction de Cerizay avec son vélo, pour des raisons professionnelles. Plus il s'approchait de Cerizay, plus la colonne de fumée s'épaississait. En arrivant aux abords de la ville, il prit conscience du danger, et à la vue du terrible incendie, fut obligé de faire demi-tour.

Quelques heures plus tôt, un important convoi allemand était entré à Montravers, un bourg voisin de Cerizay. Un accrochage avec les résistants provoque la fureur des soldats. Trois femmes, dont une jeune fille de 13 ans, et quatre otages tombent sous les balles allemandes³⁸.

Le même jour, à quelques kilomètres de là, la commune de La-Chapelle-Saint-Laurent voit aussi arriver un convoi allemand. Le maire racontera plus tard que cette unité « *venait de la région de Saint-Gilles-sur-Vie, unité en déroute fuyant avec des carrioles de fermes, volant chevaux et bicyclettes ; elles a volé ici 4 chevaux et 3 carrioles* »³⁹. Au contraire de Cerizay et Montravers ce jour-là, la petite bourgade échappera à la violence aveugle des Allemands.

Le lendemain, 26 août, les FTP ont tendu une embuscade à trois kilomètres à l'est Bressuire sur la route de Parthenay, à proximité de Saint-Sauveur, au niveau du carrefour de Faye-Labesse. Albert Baume raconte ce qui s'est ensuite passé vers 19 heures : « *une traction passe en trombe malgré nos tirs. Un camion armé (mitrailleuses lourdes) avec 20 hommes, alerté par la traction, arrive de Bressuire. Nous engageons une courte bataille. De chaque côté, les armes claquent. Tout est tonnerre. Les Allemands sur le camion nous découvrent derrière les haies. De notre côté, nous les tirons avec des FM et des fusils anglais* »⁴⁰. Les résistants sont

³⁸ VAILLANT (Constant), *Cerizay. Ville historique et martyre*, Tome 1 : Histoire et économie, Maulévrier, Hérault éditeur, 1980, p.112 et suiv.

³⁹ ADDS R 365.

⁴⁰ Extrait de notes prises par Albert Baume. Papiers du « Souvenir français », section de Bressuire

obligés de décrocher sous la violence de l'engagement, au bout d'une demi-heure.

L'adjudant-chef Le Verre, de la Gendarmerie de Bressuire rapporte ainsi que « à la suite d'une rencontre entre maquisards et une automobile allemande, sur la RN 725, commune de Saint-Sauveur .../... des troupes allemandes stationnées à Bressuire, ont tiré des rafales de mitraillettes et jeté des grenades dans le quartier de la place Labâte... »⁴¹. Dans un article de la Nouvelle République paru un an après les faits, un témoin se souvient : « Arrivés en ville, les occupants se rendirent route de Parthenay et là, semblèrent vouloir semer la terreur. Des coups de feu furent tirés au hasard. Ils se rendirent ensuite place Labâte. Une grenade fut lancée par la fenêtre du 1^{er} étage du logement de Mme Fouillet, rue des fossés. Des coups de feu crépitaient. Une balle traversa le bras de M. Aubry. Une rafale blessa grièvement aux reins M. Michaud »⁴².

La suite des événements allait prendre une tournure beaucoup plus tragique ce soir-là à la sortie de Bressuire, sur la route de Saint-Porchaire, à Taillepied. Un enfant de 12 ans, Guy Fouquaud, était fauché par les balles allemandes. Camarade de jeu et témoin oculaire, Bernard Charbonneau raconte : « Alors que le battage se termine, un convoi allemand se dirigeant sur Bressuire stationne devant l'entrée de Taillepied et demande à tout le monde de sortir, sauf les femmes et les enfants.

Pris de peur, les enfants suivent les hommes dans le fossé de gauche en direction de Saint-Porchaire, entre la haie et les gros platanes.

Malheureusement, Guy courait sur le côté droit de la route et il fut atteint au moment de traverser la route pour rejoindre les autres qui se dispersaient dans les champs [occupés aujourd'hui par le site de Bocapôle] ».

M.Faye, trésorier des « Amis du Vieux Bressuire », revint sur les faits un an après dans un discours qu'il prononça lors de l'inauguration du monument à la mémoire du jeune garçon le 26 août 1945 :

« On battait cette journée-là à la ferme de Taillepied. La machine hurlait de joie. Près de la batteuse, des meules de paille qui montaient vers le ciel, il y avait des hommes en bras de chemise, le visage éclairé, le front perlant de sueur, et des gosses heureux de répéter leurs mêmes gestes.

⁴¹ ADDS R 362.

⁴² La Nouvelle République, édition des samedi 25 et dimanche 26 août 1945.



M. Faye lisant son discours devant la monument en souvenir de Guy Fouquaud. Coll. H.P.B.

Et parmi eux, se trouvait Guy Fouquaud. Depuis longtemps, cette fête de battre à la machine lui était promise. Il vivait de cette joie. En culotte courte et en chemisette, les bras et les jambes nus, il causait, il jouait, relevant d'un geste familier et de sa main preste la mèche brune qui lui barrait le regard.

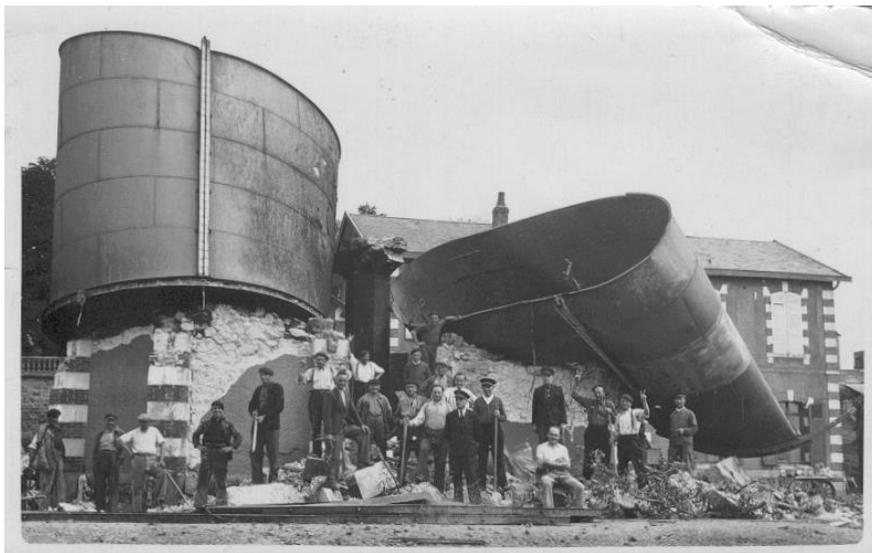
Ce soir-là, hélas, ne devait pas être un soir comme les autres. Des barbares d'un autre monde surgissaient soudain, tenant braqués leurs mitraillettes et leurs fusils mitrailleurs sur l'assemblée de ces hommes et de ces enfants.

Et dans ce soir lourd d'orage et d'angoisse, ce fut la ruée sur la route, l'échappée entre deux lignes de haies et de grands arbres. La rafale des balles... L'éventail de cuivre... Guy Fouquaud, touché à mort ne devait plus se relever »⁴³.

Au soir du 26 août, tous les Allemands n'ont donc pas quitté Bressuire. Le lendemain, ils sabotèrent la plupart des installations de la gare. Le *Courrier de l'Ouest*, dans son édition du samedi 16 septembre suivant, résumera ainsi les événements : « *Pendant huit heures, les Allemands firent sauter à la dynamite toutes les installations et organes essentiels au trafic sur une longueur de 1 kilomètre, du pont de Nantes au dépôt.../... Il ne reste plus un carreau aux bâtiments de la gare* »⁴⁴. Tout n'est plus qu'amas de ferraille, bâtiments écroulés, rails coupés et tordus. Les réservoirs d'eau de la gare ont également été détruits, comme le montre la photographie ci-dessous.

⁴³ Archives HPB.

⁴⁴ *Courrier de l'Ouest*, Edition du 16-17 septembre 1944.



Un groupe de cheminots devant les réservoirs d'eau de la gare, sabotés par les Allemands le 27 août 1944. Coll. privée

De nombreuses maisons d'habitations sont touchées dans un large périmètre autour de la gare. Marius Guillet habitait alors rue Pasteur, à quelques dizaines de mètres de la gare. Il a noté dans son agenda : « *notre toit a été troué par un morceau de rail. Toutes les maisons alentours ont souffert, toits crevés, carreaux cassés.* »⁴⁵. Mme Papin, veuve Grolleau, possédait un immeuble au numéro 20 rue des Campes, à plus de 50 mètres de la gare. Un morceau de rail le traversa de haut en bas⁴⁶.

Il est difficile de savoir à quel moment précis les Allemands ont définitivement quitté Bressuire. Leur départ semble s'être fait de façon échelonnée, à la sauvette, les derniers jours du mois d'août. Mais ce n'est plus la grande armée, puissante et bien organisée, qui était arrivée quatre années auparavant. La retraite a lieu dans le plus grand désordre. Les troupes manquent de moyens de locomotion et ne peuvent plus emprunter le chemin de fer détruit en maints endroits. Partout, les Allemands tentent de s'emparer des rares véhicules qui roulent encore. La chasse aux bicyclettes est lancée à Bressuire comme ailleurs. Mme Valteau se souvient de ce jour de la fin du mois d'août où le bruit a couru : « *Y ramassent les vélos, y ramassent les vélos* ». Mme Frouin témoigne elle aussi que son frère vint avertir ses parents qu'il fallait cacher les vélos car les Allemands les

⁴⁵ Archive privée.

⁴⁶ Archives HPB.

réquisitionnaient. De fait, ces derniers ont fouillé de nombreuses maisons, de la cave au grenier. Mme Valteau raconte qu'ils étaient très nerveux. Sous la menace d'une arme, ils entrèrent chez elle. Ils fouillèrent toute la maison sans rien trouver, les vélos étaient bien cachés dans un appentis. Mme Frouin raconte que les Allemands sonnèrent à la porte de sa tante et comme elle tardait à leur ouvrir, ils donnèrent des coups de pied. Là aussi, ils ne trouveront rien. Pourtant, ils passeront tout près du vélo, caché derrière des fagots dans une remise.

C'est donc à bicyclette qu'une partie des Allemands feront leur retraite et il n'était pas rare de rencontrer, sur les routes de la région, ces étranges cyclistes. Certains ne devront leur survie qu'à la magnanimité de résistants qui n'ont pas confondu combat loyal et basse vengeance. Albert Baume raconte : « *Un groupe de dix maquisards fait le guet sur la route de Saint-Porchaire à Noirterre. La journée est très chaude. De loin, un cycliste, tête nue, chemise blanche, seul. Nous discutons derrière la haie. Il passe devant nous. Sur son porte bagages, veste verte et casque d'acier. Nous nous regardons. Personne ne bouge, pas d'assassinat. Celui-là a eu de la chance* ».

Les derniers jours du mois d'août ont bien été des moments d'incertitude, partagés entre la joie de sentir la libération proche et l'angoisse de savoir les Allemands toujours présents. Le moindre incident pouvait dégénérer et provoquer leur fureur ainsi que des représailles sanglantes, comme à Cerizay et Montravers. Le jeune Guy Fouquaud sera la seule victime civile de ces journées qui ont marqué la fin de l'occupation allemande à Bressuire.

Bressuire enfin libérée

Bressuire est l'une des dernières communes du département des Deux-Sèvres à être libérée. Le 3 septembre, les premiers éléments de la résistance entrent dans la ville. Les Allemands sont partis sans que les habitants s'en aperçoivent vraiment. Immédiatement, les résistants sous les ordres du capitaine Sanson, chef des F.F.I. locaux, s'emparent de tous les bâtiments officiels : la mairie, la poste, la sous-préfecture, la gendarmerie... et prennent leurs quartiers au château Allonneau et à l'école des garçons, rue des Ecoles (aujourd'hui boulevard Nérison). Albert Baume est reçu par le sous-préfet qu'il tranquillise sur les intentions toutes pacifiques de ses hommes. La libération de la ville se fait dans le calme. Les habitants, rapidement prévenus par le bouche à oreille, vont et viennent aux nouvelles. La ville pavoise et accueille avec enthousiasme ses libérateurs.

Les cérémonies officielles de la libération de la ville eurent lieu le mercredi 6 septembre. Le Courrier de l'Ouest les rapportera dans son édition des 9 et 10 septembre.

« Le matin à 11 heures, les mouvements de résistance ont occupé symboliquement la sous-préfecture, la mairie, le tribunal, la gendarmerie, la prison et la gare. À 14 heures, des différents points de la ville, des hommes en armes arrivaient au stade Jules Ferry et se groupaient pour le défilé. À travers la ville, pavoisée aux couleurs des alliés, les différents mouvements de résistance, en particulier "Libération" et "Front National" défilaient.../... Sur tout le parcours, la foule applaudit et acclame la Résistance, les Alliés, le Maquis. Des gerbes furent déposées au monument aux morts de la place Carnot. Puis tout le cortège remonta la Grand'rue pour se rendre à l'église. Au moment de l'entrée des F.T.P., une vibrante "Marche Lorraine" éclata aux orgues puis le chant triomphal du "Te Deum" .../... Une minute de silence fut observée au monument aux morts. Sur la place Notre-Dame, à la sortie de l'église, le maquis acclame le général de Gaulle par une triple salve de hourras... ».

L'ambiance était certes à la fête, mais le défilé laissait un goût amer chez certains résistants qui refusèrent d'y participer. Ceux qui étaient entrés dans les réseaux dès 1941-42, qui avaient risqué leur vie et celles de leurs proches dans la lutte contre les nazis, acceptaient difficilement que d'autres, les résistants de la dernière heure, paradedent et fanfaronnent dans la ville.

La cérémonie est suivie d'une prise de possession officielle de la mairie au cours de laquelle l'ancienne municipalité présidée par le maire André Rousselot, nommé par Vichy, fut remplacée par une délégation municipale provisoire dirigée par le Docteur Bernard, membre du Comité Départemental de Libération.

Partout dans le bocage, des cérémonies analogues se déroulent, à La Forêt-sur-Sèvre le 8 septembre, à Beaulieu-sous-Bressuire, le 9 septembre : *« toutes les maisons rivalisèrent pour décorer leurs façades aux couleurs alliées »*⁴⁷, à Chiché le 10 septembre : *Du tricolore, des croix de Lorraine, des rubans, des écussons partout ! Spectacle féérique que les Chichéens n'oublieront jamais »*⁴⁸...

Le 7 septembre, sur une affiche collée sur tous les murs des Deux-Sèvres, René Hudeley, chargé de fonctions préfectorales issu de la résistance, annonçait la fin de l'occupation allemande à tous les habitants du département : *« Les combattants alliés, auxquels se sont jointes les*

⁴⁷ *La Nouvelle République du Centre-Ouest*, édition du mardi 26 septembre 1944.

⁴⁸ *Le Courrier de l'Ouest*, édition du mercredi 13 septembre 1944.

Photographies du défilé de la Libération de Bressuire
le 6 septembre 1944,
prises au carrefour de la Gendarmerie par M. G. Fuzeau. (*Coll. privée*).



vaillantes forces de la résistance clandestine : les F.F.I., ont comme en 1918, bien mérité de leur patrie : l'envahisseur est en fuite. Le peuple, tenace dans sa résistance douloureuse, n'a pas failli à ses traditions de liberté. Sous ses coups, le régime de Vichy s'effondre ; dans notre département, il n'en reste plus trace »⁴⁹.

Une nouvelle municipalité

La ville libérée, le 22 septembre, au cours d'une réunion de la délégation municipale provisoire, le docteur Didier Bernard lut avec émotion l'arrêté préfectoral du 17 septembre (voir ci-dessous) qui le nommait à la tête de la délégation municipale en attendant que soient organisées des élections municipales, les premières depuis la mise en place de l'Etat français.

Didier Bernard devenait ainsi maire à titre intérimaire. MM. Cacault, Legeais, Barilleau, Esterle, Gellot, Leray, Laveix, Biaujou, Vignaud, J.Robin, Olivier, E.Robin, Renaud-Dureau, A.Alberteau, C.David,

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

chargé de fonctions préfectorales
Le ~~Préfet~~ des Deux-Sèvres.

Arrêté Série A Vu l'arrêté de M. le Commissaire Régional de la République
N° en date du
lui déléguant pouvoirs,

ARRÊTE :

Commune de : *Bressuire*
Canton de : *Bressuire*

ART. 1^{er}. *Le Maire M. [nom] est suspendu de ses fonctions.*
Des Membres de la Délégation Spéciale, MM. [noms] sont suspendus de leurs fonctions.

Le Conseil Municipal est suspendu de ses fonctions.

ART. 2. — M^r *Didier Bernard (docteur)* est chargé, à titre intérimaire, des fonctions de Maire.

ART. 3. — MM. *Cacault - Legeais - Barilleau - Esterle - Gellot - Leray - Laveix - Biaujou - Vignaud - J. Robin - Olivier - E. Robin - Renaud-Dureau - Alberteau - David - Delavault* sont désignés, à titre intérimaire, comme Membres de la Délégation Municipale ou du Conseil Municipal.

ART. 4. — Cet Arrêté sera soumis à la ratification de M. le Commissaire Régional de la République : il est immédiatement exécutoire.

Fait à Nion, le *17* *septembre* 1944.

Le Préfet délégué,
le chargé de fonctions préfectorales
signé: *Hudelay*.

Notifié à
original *remis* le *21* *9* - 44.

Delavault, étaient désignés, eux aussi à titre intérimaire membres de la Délégation Municipale. Parmi eux, on comptait 6 Radicaux, 5 Républicains dont le maire, 3 dits de « droite », 2 S.F.I.O. et 1 communiste, Joseph Barilleau. La nouvelle assemblée bressuiraise se plaçait plutôt à gauche de l'échiquier politique. Parmi les conseillers, beaucoup étaient résistants, ce que souligna d'ailleurs le sous-préfet, Paul Jung⁵⁰ à qui il revint

en 1943, ne fut pas démis de ses fonctions. Le fait que Didier Bernard de prononcer une telle déclaration prouve au moins sa neutralité

l'honneur de présider cette séance du 22 septembre : *Tout en étant profondément touché, je ne laisse pas d'éprouver, pour être franc, une certaine émotion en voyant dans vos rangs, nombreux ceux qui, pleinement conscients des dangers auxquels ils s'exposaient, n'ont pas hésité à se ranger dans la résistance, dans cette armée clandestine qui s'est acquis des titres impérissables à la reconnaissance de la Nation* »⁵¹.

Didier Bernard prit ensuite la parole pour un discours dans lequel il appela à la concorde, l'apaisement, et la justice : *« je dis bien apaisement et je pense que nous nous comprenons tous. Ça ne veut pas dire lâcheté et oubli. Ceux qui ont fauté, ceux qui nous ont poursuivi de leurs sarcasmes, de leur ironie, quand nous ne pouvions répondre, ceux qui ont douté de la patrie, apprendront que la résistance à l'ennemi aura une suite mais dans l'ordre, la justice et la fermeté... »*⁵².

L'épuration

Ainsi que le promettait Didier Bernard, les quelques collaborateurs notoires, profiteurs de guerre et autres enrichis du marché noir eurent à pâtir de la justice de la République : peines de prison, indignité nationale et fortes amendes ont été prononcées par les tribunaux. Toutefois immédiatement après la libération et malgré les appels à l'apaisement, les nouvelles autorités ne peuvent empêcher que les rancœurs et les haines ne s'expriment, sous diverses formes ; il y eut notamment quelques « tondues », à Bressuire et dans le bocage.

Le 18 septembre, le président de la délégation municipale et le commandant des F.F.I. doivent intervenir pour appeler la population à davantage de retenue :

« Nos concitoyens ont donné un magnifique exemple de discipline et d'ordre le mercredi 6 septembre, jour de la libération de Bressuire, depuis des incidents se sont produits, en particulier dans la nuit du 14 au 15 septembre (maculage de plusieurs immeubles).

La population de Bressuire, si pondérée dans sa majorité ne saurait admettre plus longtemps que de pareils faits se reproduisent.

bienveillante à l'égard de la résistance pendant la période de l'occupation. Il restera en poste jusqu'au 3 juillet 1945.

⁵¹ AMB, 1D 19 – 1944

⁵² AMB, Registre de délibérations municipales, 1944.

Les autorités responsables comptent sur la sagesse de tous pour comprendre que les lois du pays n'autorisent aucun citoyen à empiéter sur les prérogatives de la justice qui saura faire son devoir le cas échéant »⁵³.

Conclusion

En cette fin d'été, Bressuire est enfin libre. Mais la guerre n'est pas pour autant terminée ; non loin de la capitale du bocage, on se bat encore. À La Rochelle, Royan, Saint-Nazaire, Lorient, à la Pointe de Grave, les Allemands continuent d'opposer aux alliés une résistance farouche et déterminée. De nombreux jeunes bocains vont faire le choix de continuer la lutte en s'engageant dans l'armée de libération. Ils rejoindront le 114^e Régiment d'Infanterie qui va s'illustrer au printemps 1945 devant La Rochelle.

À Bressuire comme ailleurs, la vie reprend doucement son cours. La capitulation allemande du 8 mai 1945 viendra clore cinq années de terreur et d'horreur indescriptibles. Bien sûr, la petite capitale du Nord-Deux-Sèvres n'a pas souffert le martyre qu'ont pu connaître d'autres villes. Pensons à Oradour, Maillé, à Tulle notamment et beaucoup plus proche mais à un degré moindre, Cerizay. Mais il est des plaies qui vont rester vives de nombreuses années ; des familles ont été endeuillées, des êtres chers ont disparu : soldats tués aux combats, résistants torturés, exécutés ou déportés, civils massacrés.

La capitulation allemande fait aussi naître un espoir immense, celui du retour des prisonniers, absents depuis 1940. Ils retrouveront petit à petit leurs foyers, marqués à jamais par la captivité.

Il reste aux habitants de Bressuire et du bocage à panser leurs plaies, à oublier ou enfouir au plus profond de la mémoire les vilenies nées de l'occupation.

Devant eux s'ouvre un monde à reconstruire que tous espèrent meilleur.

⁵³ *Courrier de l'Ouest*, Edition du lundi 18 septembre 1944.

BRESSUIRAIS,

L'État Français, agonisant depuis longtemps, est disparu dans l'indifférence presque complète, malgré le soutien des mitrailleuses allemandes.

L'aube d'une nouvelle République se lève, avec nos libertés recouvrées. Espérons en des destinées meilleures, en une France libre, unie, forte et laborieuse.

Les F. F. I. prennent momentanément la direction des affaires municipales, en attendant la consultation électorale que nous espérons rapide.

Une commission administrative est constituée, à l'image et à l'esprit de la Nation. Elle assurera seulement les affaires courantes, l'ordre et le ravitaillement.

Les choses constructives sont laissées aux soins de l'assemblée ultérieurement élue.

Nous comptons sur la sagesse bien connue de la population bressuiraise, pour éviter tout incident.

Nous prendrons les sanctions utiles, et sans haine, envers ceux qui ont douté de la grandeur de la France.

Nous attendons, avec impatience, le retour de nos prisonniers militaires, requis civils et déportés, que la tactique audacieuse et victorieuse de nos glorieux Alliés, aidés par l'Armée Française, va libérer bientôt, après la libération complète du territoire.

Vive De Gaulle! Vive la République Française!
Vive Bressuire!

Les Délégués responsables Libération,

D^r CACAULT.

D^r BERNARD.

Chevalier de la Légion d'Honneur - Croix de Guerre 1914-1918.

- Chanoine LEGEAIS -
- BARILLEAU - ESTERLE
- GELLOT-LERAY-LAVEIX
- BIAUJOU - VIGNAUD -
Joseph ROBIN - OLIVIER.

Les Délégués responsables F. N.,

Eugène ROBIN.

RENAUD-DUREAU

A. ALBERTEAU

Charles DAVID

DELAVALT

GUILLAUME

BONNEAU.

Bibliographie indicative

BERGE (Jacky) PINEAU (Jean-Yves), *Nos villages à l'heure allemande. Nord Deux-Sèvres 1940-1944*, La Crèche, Geste Editions, Coll. témoignages, 2004, 284 p.

CHAUMET (Michel), *Les Deux-Sèvres dans la guerre 1939/1945. La vie quotidienne sous l'occupation*, Roanne/ Le Coteau : Editions Horvath, 1985, 175 pages.

CHAUMET (Michel) POUPLAIN (Jean-Marie), *La Résistance en Deux-Sèvres 1940 – 1944*, La Crèche : Geste Editions, 1993, 293 pages.

CHAUMET (Michel) POUPLAIN (Jean-Marie), *Occupation, Résistance et Libération en Deux-Sèvres, en 30 questions*, La Crèche : Geste Editions, N°7, 2000, 63 pages.

DOUZOU (Laurent), « La Résistance et le monde rural : entre histoire et mémoire », in *Ruralia*, N°1999-04.

LEGER (Paul-Alain), *Aux carrefours de la guerre*, Paris, Albin Michel, Coll. Les Combattants, 1983, 462 p.

POUPLAIN (Jean-Marie), *Les chemins de la honte. Itinéraires d'une persécution, Deux-Sèvres 1940-1944*, La Crèche, Geste Editions, Coll. histoire/documents, 2000, 262 pages.

RUBY (Marcel), *La guerre secrète. Les réseaux Buckmaster*, Paris, Editions France-Empire, 1985, 275 p.

SAINCLIVIER (Jacqueline) et BOUGEARD (Christian) [dir.], *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, Rennes, P.U.R., 1995, 372 pages.

SIMONNET (Stéphane), *Atlas de la libération de la France. 6 juin 1944 – 8 mai 1945. Des débarquements aux villes libérées*, Paris : Editions Autrement, 2004, 79 pages.

VAILLANT (Constant), *Cerizay. Ville historique et martyre*, Tome 1 : Histoire et économie, Maulévrier, Hérault éditeur, 1980, 182 p.

LA NOUVELLE REPUBLIQUE, *1944, la région opprimée, la région libérée*, Coll. Hors série, Tours, 2004, 98 p.